



MEDIAPART

LE JOURNAL

MONDE

FRANCE

ECONOMIE

CULTURE

ENGLISH

BETTENCOURT

<http://www.mediapart.fr/article/offert/d4b7663411a71fef48fdf67a6bf5a01f#comments>

Pour en finir avec la femme arabe

Par Pierre Puchot

Née à Beyrouth en 1970, Joumana Haddad lançait, il y a deux ans, le premier magazine érotique en langue arabe, Jasad, dont la thématique – le corps – et la qualité du contenu lui ont depuis assuré le soutien de plus de 6.000 lecteurs, au Liban mais aussi dans les pays du Moyen-Orient qui ne l'ont pas interdit. Lectrice précoce de Sade, Bataille et Nabokov au climax de la guerre civile libanaise, elle publie J'ai tué Schéhérazade, confessions d'une femme arabe en colère, chez Sindbad/Actes Sud.

Comment l'émancipation des femmes au Moyen-Orient doit-elle à la fois se jouer du cliché occidental et de la résignation des femmes elles-mêmes? Par quels mécanismes la dynamique de domination s'insinue-t-elle dans tous les recoins d'une société patriarcale qui a trouvé, avec la modernité faite libanaise, de nouveaux pièges pour perpétuer son emprise? Entretien en forme de plongée au cœur de l'univers d'une femme poète libanaise qui puise sa singularité dans une liberté de parole hors norme.

Joumana Haddad, d'où vous viennent ces «confessions», ce cri d'une «femme arabe en colère»?

J'ai commencé ce livre, motivée par la persistance de tous les clichés qui existent en Occident sur la femme arabe, auxquels je me confronte sans arrêt au cours de mes voyages mais aussi lorsque j'ai fondé mon magazine, avec les journalistes qui souhaitaient publier des entretiens, qui étaient surpris qu'une femme arabe puisse entreprendre un tel projet. Pendant l'écriture de ce livre, s'est ajouté un nouveau combat, celui contre le cliché que la femme arabe elle-même porte dans le monde arabe, contre elle-même. Ce livre a donc deux interlocuteurs, l'Occidental et la femme arabe.

Vous affirmez toutefois que le cliché de la femme arabe soumise est en train de devenir la norme au Moyen-Orient.

Je me permets de l'écrire, parce que je le vois, je le vis de très près. Ce stéréotype de la femme arabe voilée, opprimée, victime, existe bel et bien mais c'est une image incomplète car une seconde femme arabe existe. Et il est devenu vital que l'on porte son attention, notamment en Occident, sur cette autre femme qui, bien qu'elle fasse partie d'une minorité, demeure essentielle, car elle représente l'espoir de la première. Ce livre, c'est aussi l'envie de porter à la lumière une femme qui vivait jusqu'ici dans les coulisses.

Vous décrivez un véritable affrontement au Liban entre ces deux formes de féminité.

La première femme, ce stéréotype dont je parlais, rentre bien souvent dans une logique de combat avec la seconde, par lâcheté parfois, parce qu'elle se retrouve placée en face de défis qu'elle ne veut pas relever: savoir dire non, cesser de se parer de cette image de victime, de se complaire dans cet auto-apitoiement sur soi-même, qui ne peut qu'être nocif à son progrès. Par lavage de cerveau aussi, parce qu'elle est convaincue que cette seconde femme est véritablement l'ennemi personnifié, qui menace son mode de vie, et son existence.

L'origine de ce cliché, ce serait un mélange du paternalisme des sociétés moyen-orientales, du regard occidental et du poids de la religion?

C'est un peu de tout ça, mais la femme elle-même a une grande part de responsabilité. Il y a un certain laisser-aller de la femme orientale au niveau de l'image qu'elle a d'elle-même, dans la façon dont elle évalue sa force, ce qui l'empêche d'aller de l'avant. Sans volonté de se créer un espace de liberté, aucun changement n'est possible, quand bien même toutes les barrières de la société tomberaient d'elles-mêmes.

Ce discours que vous portez n'est-il pas davantage audible au Liban qu'ailleurs au Moyen-Orient?

Le Liban a depuis toujours joui de cette ouverture pluriculturelle, qui lui a permis de développer une marge de liberté plus grande que dans d'autres pays arabes. Mais c'est en partie une illusion, car il s'agit toujours d'une marge, qui ne s'applique pas à toutes les communautés. Beaucoup de femmes libanaises ont en outre l'illusion de diriger leur vie, parce qu'elles peuvent se vêtir comme elles veulent, poursuivre des études, aller danser, flirter avec tous les gardes de la boîte, etc. C'est important de pouvoir disposer de son corps de cette façon, mais c'est aussi un vecteur d'illusion: la femme libanaise est dans le même temps toujours discriminée par la loi, donc par la société tout entière. Un petit exemple: la femme libanaise qui se marie à un étranger n'a pas le droit de transmettre sa nationalité à ses enfants. C'est déjà dire qu'elle constitue un citoyen de seconde zone. Cette même femme libanaise, qui se considère comme émancipée, se trouve souvent obligée, comme je l'ai vu avec certaines amies très proches, d'aller chez le gynécologue se faire recoudre avant le mariage pour une histoire de virginité. Cette même femme rêve toujours de trouver «le bon mari», qui pourrait lui procurer tout ce dont elle aurait besoin, sans penser que ce serait excitant d'avoir elle-même une vie professionnelle épanouie, et de pouvoir elle-même assumer sa liberté et son indépendance économique. Évidemment, je généralise, il y a des exceptions, mais cela demeure des exceptions face à cette «norme».

Vous-même avez grandi à Beyrouth, dans le quartier chrétien Achrafieh...

Ma famille était catholique, très traditionnelle. J'ai été dans une école de bonnes sœurs pendant 14 ans. Là encore, c'est facile de confondre monde arabe et monde musulman, de dire que les arabes musulmans sont très traditionnels, quand les chrétiens seraient plus ouverts. Ce n'est pas toujours le cas, et c'était important pour moi que cela figure dans le livre. J'avais 4 ans lorsque la guerre a commencé, et ce sont les lectures qui m'ont permis une évasion vitale, à un moment de ma vie qui aurait été vraiment suffocant et destructeur.

Vous évoquez en effet à plusieurs reprises le rôle «libérateur» de la lecture.

Mon père, tout en étant très conservateur, était un grand intellectuel, avait une grande bibliothèque à la maison. La première chose qu'il faisait en rentrant chez lui le soir, c'était de lire. J'avais cet exemple devant moi, et nous avons eu cette passion en commun. Il me cherchait des livres adaptés à mon âge. Plus tard, à l'âge où la curiosité se porte vers l'extérieur, j'ai commencé à fouiller moi-même dans sa bibliothèque. Et c'est comme cela que j'ai pu lire, à 12-13 ans, des livres forts, transgressifs, qui ont représenté un choc assez salutaire pour mon imagination qui était confinée entre quatre murs, pris dans des cadres familiaux, sociaux et politiques assez suffocants. C'est pourquoi je parle de l'effet libérateur de la lecture de Justine, du Marquis de Sade, à l'âge de 12 ans, ou d'autres livres comme Lolita. Ça s'est passé au début via la langue française, car ces livres n'étaient pas édités en arabe. C'est ainsi que j'ai écrit mon premier recueil de poèmes en français. Mais c'était aussi une fuite de l'arabe, de la confrontation avec l'arabe, et c'est pourquoi j'y suis revenue dans mon écriture et mes projets.

Dans le livre, vous établissez une sorte de sainte Trinité composée de Sade, Bataille et Nabokov, qui se complètent et s'affrontent de manière continue.

Chez Sade, que je suis en train de traduire en arabe, me retient ce surpassement excessif de tout ce qui pourrait constituer une limite chez l'être humain, comme on le connaît, comme le prêche aussi la

religion, et même les valeurs humaines. C'est la transgression par excellence mais je ne l'ai jamais reçue comme quelque chose de vrai, de possible. Ce sont surtout les possibilités illimitées de l'imagination. Chez Bataille, c'est cette réflexion sur l'éros qui était très essentielle pour moi, et ce duetto constant entre l'éros et la mort, qui est très présent dans mon écriture poétique. Nabokov, c'est au contraire, comme Miller, un bon écrivain, que j'aimais lire, qui m'enseignait l'écriture. Mais après Sade, après ce déchaînement de l'imagination, cette destruction permanente, c'est difficile d'être bougé, choqué par autre chose.

Chez ces auteurs, la notion de domination demeure aussi très présente...

Chez moi aussi. C'est un jeu, parce que la domination est une épée à double tranchant, qui va de pair avec son côté obscur, avec l'abandon. C'est un axe très présent dans mon écriture. C'est l'une des grandes influences de Sade et de Bataille, non seulement dans mon travail, mais je m'en rends compte aujourd'hui, dans ma vie privée.

La domination est également omniprésente au Moyen-Orient de manière générale, où chaque société n'a de cesse de se construire contre l'autre, et de vouloir la dominer, l'annihiler, ou l'englober.

C'est vrai à un niveau macroscopique comme microscopique, et c'est une guerre continue, un défi continu. C'est en tout cas comme cela que je le vis. Et puis, il y a toutes ces tendances cancéreuses, malicieuses, que l'on porte à l'intérieur, qui s'infiltrent et se sont infiltrées très jeune, et auxquelles il faut toujours être attentif, car ce sont elles qui nourrissent cette dynamique de domination/soumission. C'est par exemple cette autocensure, que l'on subit comme une soi-disant nécessité en tant que femme depuis le plus jeune âge. Même si, cela, la femme orientale n'en a pas le monopole...

D'où vous est venue cette envie de magazine sur le corps en langue arabe, *Jasad*, que vous avez créé il y a deux ans? Y avait-il un désir de provocation? Ou bien encore celui de réanimer la poésie érotique sans équivalent des écrivains arabes classiques, que vous évoquez parfois au cours de votre livre?

Réanimer, non, renouer, sans doute: c'est avant tout une passion personnelle, mon intérêt pour la thématique du corps. Je m'en occupe seule, c'est un travail important, qui me demande beaucoup d'énergie. Cette revue culturelle, je la voulais différente, nécessaire. Je l'ai donc tout de suite pensé en arabe, pour renouer avec une tradition orientale très riche autour du corps, mais dans un contexte moderne, contemporain. La provocation, ce fut plutôt un dégât collatéral qu'un but, cela ne m'a jamais intéressé, je n'en ai pas besoin. Ce magazine, c'est comme une autre façon, à côté de ma poésie, de concrétiser cette réflexion que je porte sur la femme, le corps, les tabous et les interdits. C'est un magazine culturel trimestriel de près 100 pages, qui traite de littérature et des arts du corps. Chaque numéro comporte un dossier principal: on a parlé d'homosexualité, de violence conjugale, de virginité, de polygamie, etc. Et, à part ce dossier qui comporte des reportages, entretiens, enquêtes..., il y a une section pour les arts, les livres, le cinéma, l'anthropologie. Il est vendu à 6.000 exemplaires, dans des sacs en plastique opaques dans les librairies libanaises, et par la poste, aux abonnés des pays du monde arabe qui ne l'ont pas interdit. Le magazine ne comporte en outre aucune pub, toutes les marques ayant peur d'afficher leur produit dedans. Ce qui montre bien la splendide hypocrisie de la société libanaise, quand on sait à quel point tout le marché publicitaire libanais se base sur le corps et la sensualité... jusqu'aux grandes échéances politiques.